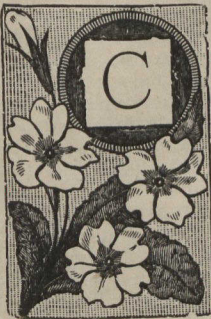


Les Poètes du Printemps



CETTE année, nous jouerons, paraît-il, d'un printemps admirable. Le soleil rit déjà, le ciel est bleu... Au diable les questions ennuyeuses, que l'actualité impose à l'examen du chroniqueur ! Au diable la chronique ! Ma tête est pleine de clartés, de murmures, d'aimables réminiscences. Ce matin, en me promenant, je me suis remémoré quelques-uns des chants que les poètes, anciens et modernes, ont composés en l'honneur du renouveau. La nature m'apparaissait plus belle à travers les strophes ailées, et, d'autre part, elle avait le charme de ces strophes, auxquelles elle ajoutait de secrètes harmonies.

Je vous assure que les mêmes vers, lus au coin du feu dans une chambre close, ou murmurés à mi-voix sur les gazons neufs, n'ont plus du tout la même signification. Je ne vous conseille pas d'ouvrir en hiver, par des temps de brouillard, les troubadours du seizième siècle. Ils vous paraîtront précieux et fades. Mais, quand les bourgeons se forment, là, emportez dans la campagne le vieux volume d'Antoine de Baif, et vous trouverez à son gazouillis un plaisir qui vous surprendra vous-mêmes :

Voy ! le ciel rit à la terre,
Sérénant l'air d'un beau jour !
Voy ! la terre fait l'amour !
Les fruitiers de fleurs blanchissent ;
Les prés se peignent de fleurs,
Et de plaisantes odeurs
Tout l'air embaumé remplissent...
Voy ! les brillants ruisselets
Qui, clair-voyant, trépignent...

Depuis le lointain avril où Baif composait ces gentillesses, jusqu'à la fin de notre siècle affairé, les hommes ont rimé la même chanson, avec plus ou moins d'art et de vérité. Ils ne se sont pas lassés de peindre le miracle de la terre quittant (selon la métaphore classique) ses habits de deuil pour prendre des habits de fête. Ces habits changent, selon le temps, de forme et de couleur. Ils sont un peu solennels sous Louis XIV et, sous son successeur, ils empruntent leur grâce au pinceau maniéré de François Boucher. Demoustier, l'auteur des *Lettres à Emilie*, décrit en

ces termes l'éveil des choses rajeunies par les baisers du soleil. C'est le triomphe de l'élégance et du mauvais goût :

Le tendre amant de la nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté,
Le premier ornement est la simplicité.

Sans abdiquer toute fantaisie, nous sommes revenus, Dieu merci, à un plus juste sentiment de la beauté. Le printemps apparaîtrait, dans les vers de Théophile Gautier, sous les traits d'un page qui repasse les collerettes, ciselle les pâquerettes, descend au jardin, dès l'aube,

Et lace les boutons de rose
Dans leurs corsets de velours vert...
Sur le cresson de la fontaine,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Et c'est bien le même page que nous montrent Victor Hugo et François Coppée. Mais il est moins turbulent, plus songeur, plus passionné. Ou bien il se presse contre la bien-aimée, en lui murmurant des mots brûlants :

L'air enivre. Tu reposes
A mon bras tes bras vainqueurs,
Sur les rosiers que de roses !
Que de soupirs dans nos cœurs !

Ou bien il rêve aux étoiles ; il aspire à des ivresses inconnues, il aime l'amour, comme Chérubin, avant de savoir ce que le mot signifie :

L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

A côté des poètes qui expriment l'allégresse dont leur âme est pénétrée, il en est qui raffinent sur leurs sensations et qui font profession de penser et de parler autrement que le commun des mortels :

— Il est de mode de chanter l'année nouvelle, la renaissance des arbres et des gazons verts, de déclarer ce tableau délicieux et divin. Eh bien ! nous allons dire que ce tableau est morose et que rien n'est plus ennuyeux que le printemps.

Et Stéphane Mallarmé, saisissant sa bonne plume, en laisse tomber ces plaintes :

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, de l'art lucide.